

---

## INTRODUCTION.

---

Qui de nous ne fait des Contes?.... On en fait à la campagne, pour charmer ses loisirs; dans les cercles des grandes villes, pour attirer tous les regards; et jusque dans la captivité, pour alléger ses fers. On en fait au vieillard qui souffre, à l'enfant qui pleure, au maître qui gronde, au créancier qui menace.... «Pourquoi, me suis-je dit, n'en ferais-je pas à ma fille? Essayons, en causant avec elle, de lui sauver l'ennui de la réprimande, la honte du reproche, la douleur du repentir: essayons de former, sans qu'elle s'en aperçoive, ses goûts, ses habitudes, son esprit et son cœur. Le maître qui veut instruire avec gravité, perd souvent le fruit de

ses soins tandis que le conteur qui dirige en cachant les rênes, ou en badinant avec elles, fixe l'attention, la captive; et par une marche détournée, dont jamais l'élève ne s'effarouche, il parvient à prévenir un vice, à corriger un défaut, à signaler un ridicule.

J'ai donc entrepris de dicter à ma Fille des contes où quelquefois elle pût se reconnaître. Mais pour s'emparer d'une jeune tête, et la former à son gré, il ne suffit pas de lui retracer ce qu'elle doit faire encore: il faut en même temps la féliciter sur ce qu'elle a déjà fait. C'est par l'amour-propre qu'on obtient la confiance: l'éloge d'une qualité donne le droit de blâmer deux défauts.

Aussi m'est-il souvent arrivé, dans ces dictées faites d'abondance, de voir ma jeune élève tressaillir au récit de tel épisode intéressant dont elle m'avait fourni le sujet; rougir et trépigner en secret, quand j'esquisais quelque faute qu'elle avait commise, porter vers moi ses regards, et me dire: *Tu ne m'as pas manquée . . .*

Pour

Pour atteindre à ce but qui, selon moi, doit produire les plus heureux résultats, j'ai cru d'abord devoir écarter tout ce qui portait l'empreinte de la science et de la méthode scolastique; n'employer que le style le plus simple; pénétrer doucement, et par degrés, dans le jeune cœur que je voulais former, en n'amenant, sous sa plume novice, que les expressions qu'elle-même eût tracées, si elle eût voulu décrire les différentes scènes dans lesquelles je m'amusais à caresser ses souvenirs, à provoquer sa réflexion.

J'ai cru devoir ensuite donner à chacun de mes Contes une action dramatique, resserrée dans des bornes étroites, pour ne pas fatiguer l'attention, et développée successivement selon les impressions que je remarquais sur les traits de mon intéressant secrétaire. Souvent je lui dictais tel ou tel titre, sans savoir quel sentier je prendrais, à quelle distance je pourrais arriver. Sa figure était ma boussole, soit pour enfoncer le trait, quand je voyais qu'il ne pouvait blesser trop fort; soit pour égayer le tableau, quand je m'aperce-

m'apercevais qu'une sombre rêverie s'emparait de nous; soit enfin pour ramener au sentiment, quand le rire et la gaiété commençaient à nous égarer sur la route. . . . Il faut être père, je le sens, pour entrer dans tous ces détails; aussi je ne les confie qu'à ceux qui portent ce titre sacré: les autres, peut-être, dédaigneraient de m'entendre.

J'ai cru devoir aussi choisir exclusivement mes personnages, dans la classe à laquelle appartient ma chère élève: je veux dire ceux que l'aisance met au-dessus du besoin; mais à qui le rang et la fortune ont refusé le droit souvent funeste de paraître avec éclat. C'est donc parmi les gens de lettres et les artistes, parmi les militaires de tout grade, les juriconsultes et les négocians, qui forment cette nombreuse et respectable portion du peuple, conservatrice des mœurs et du caractère national, que j'ai voulu prendre et mes héros et mes modèles. Les objets à notre niveau, sont toujours ceux qui nous frappent le plus. On ne saurait trop bien diriger les premiers regards de l'adolescence: les porter sans cesse

au-dessous du point qu'elle occupe sur la scène du monde, c'est la dégrader et l'abrutir; les porter trop au-dessus, c'est l'éblouir et la perdre à jamais.

Enfin j'ai cru devoir réunir et répandre indistinctement dans ces Contes, les difficultés les plus remarquables de la langue française, ses exceptions, et jusqu'aux caprices de l'usage. J'ai voulu faire parcourir à ma jeune élève tous ces sentiers arides et tortueux, en les couvrant de quelques fleurs, en les ornant de tableaux variés, qui lui fissent supporter la longueur et l'ennui du voyage; mais afin qu'un jour elle pût seule retrouver son chemin, je feignais souvent de m'égarer avec elle: alors nous cherchions ensemble, nous confondions nos doutes, nos efforts; et semblables à deux enfans qui se disputent le prix d'une course, jamais nous n'arrivions au but, qu'après avoir bien remarqué toutes les sinuosités qui pouvaient y conduire.

Mes succès ont passé mon espérance; de guide indispensable que j'étais, je ne suis devenu qu'un simple compagnon de voyage.

Ma

Ma jeune élève, habituée à franchir tous les obstacles, est parvenue au point de ne plus les apercevoir, et s'est trouvée surprise autant que ravie, en mesurant l'espace qu'elle avait parcouru, tout en causant avec moi.

J'avais résolu de renfermer ces Contes dans mon porte-feuille, les regardant comme un badinage inspiré par l'amour paternel, comme un essai qui ne pouvait avoir aucun titre littéraire; mais un grand nombre de mes amis, parmi lesquels il en est dont le nom fait autorité, me pressent de publier ce recueil. Ils me font espérer qu'il sera distingué parmi les ouvrages qui paraissent sur l'éducation; ils m'assurent qu'il doit, en l'instruisant, amuser l'adolescence . . . . . Si je redoute de paraître au grand jour, j'avoue que je résiste difficilement au bonheur d'être utile. Je me détermine donc à me soumettre au jugement du public. Puisse-t-il m'être favorable! Puisse surtout la jeune fille à qui ces Contes seront offerts, dire un jour, en les parcourant: «L'auteur fut un bon père!»